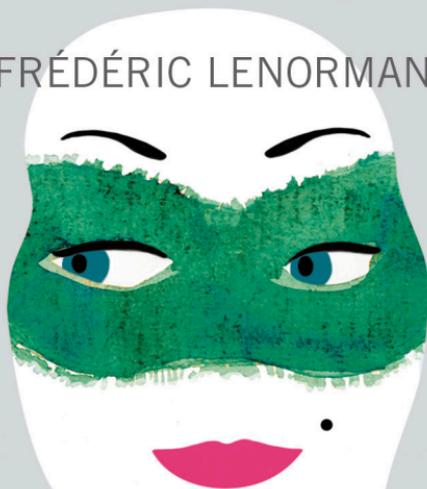


AU SERVICE SECRET de MARIE ANTOINETTE

FRÉDÉRIC LENORMAND



LA MARIÉE
ÉTAIT EN
ROSE BERTIN



Éditions
de La Martinière

Ils ont aimé...

À propos des précédents volumes de la série *Au service secret de Marie-Antoinette* :

Les libraires

« Une enquête pétillante, petit bijou de légèreté, étincelant d'humour. Derrière une histoire réjouissante aux multiples rebondissements se cache en creux une description vivante des coulisses de Versailles [...]. Ne passez pas à côté de ce délicieux policier qui se savoure avec délectation ! »

Gérard Collard,
Librairie La Griffes noire

« Du mystère en veux-tu en voilà :
royalement drôle ! »

Julie Uthurriborde,
Librairie-papeterie Montmartre

Les journalistes

« Un polar comme un bijou ! [...] C'est léger, drôle, enlevé, et diablement bien trousseé. Succombez à ces agents très spéciaux au service secret de Sa Majesté. Ils le valent bien. »

Historia

« Un style rocambolesque et piquant, une dose d'humour savoureux et une intrigue historique bien ficelée : on en redemande. »

Cosmopolitan

« Avec son humour ravageur, son rythme endiablé, d'habiles touches historiques, Frédéric Lenormand fait mouche à chaque page. Un délice de lecture. »

Point de vue

Les bloggeurs

« J'ai eu un coup de cœur pour ce roman. [...] Je vous conseille mille fois *Au service secret de Marie-Antoinette*. [...] On n'est pas loin d'une ambiance à la M. C. Beaton [...]. »

@mademoisellemaeve

« Moi qui aime les comédies policières, je me suis régalée avec ce livre de Frédéric Lenormand. [...] Je l'ai lu en à peine deux jours ! »

@aufildespages

« Je me suis régalée ! [...] On se trouve à un carrefour entre *cosy mystery*, comédie et polar historique. Les dialogues sont à mourir de rire. Les personnages sont un vrai régal d'humour, d'impertinence, d'intelligence ou de coup de bol. Je veux une autre enquête de Rose et Léonard ! »

@lesdemoisellesdechatillon

AU
SERVICE
SECRET de
MARIE
ANTOINETTE 

LA MARIÉE
ÉTAIT EN
ROSE BERTIN

AU
SERVICE
SECRET de
MARIE
ANTOINETTE

FRÉDÉRIC LENORMAND

LA MARIÉE
ÉTAIT EN
ROSE BERTIN



Éditions
de La Martinière

EAN : 978-2-7324-9222-3

© 2020 Éditions de La Martinière,
Une marque de la société EDLM

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Les personnages

Marie-Antoinette:

À peine devenue reine de France, Marie-Antoinette s'ennuie déjà à périr. Entre révérences et fanfreluches, la fonction n'a rien de folichon. La mode et les nouveautés sont sa seule distraction. Jusqu'au jour où elle décide de créer son propre cabinet noir pour se mêler discrètement des affaires de la France... et si possible éclaircir quelques mystères croustillants ! Qui de mieux pour lui servir d'agents secrets que son coiffeur Léonard Autier et sa modiste Rose Bertin ?



Rose Bertin:



La couturière Rose Bertin est aussi exigeante armée de son dé à coudre qu'elle l'est envers son entourage. Et voilà qu'en plus de devoir parer la reine de robes spectaculaires, elle se voit imposer la cohabitation avec Léonard, ce coiffeur frivole, pour mener des enquêtes dans les salons des marquises comme dans les bas-fonds !

Léonard Autier:



Constamment ébouriffé, Léonard est la star des coiffeurs, le seul autorisé à toucher les cheveux de Marie-Antoinette. Noceur, joueur, buveur, sa vie serait un délice s'il n'était pas contraint à s'associer à la sérieuse et brillante Rose Bertin pour courir après les assassins comme le lui ordonne sa meilleure cliente, la reine de France.

Louis XVI:

« Le pauvre homme », comme le surnomme Marie-Antoinette, est trop occupé à bricoler des horloges ou des serrures pour s'intéresser à ce que font sa femme ou ses ministres. Heureusement, la reine veille pour deux.

Je ne suis pas la reine, je suis moi.

Marie-Antoinette

1

Des souris et une femme

Au soir du 18 avril 1777, les vendeuses du Grand Mogol, boutique de modes rue Saint-Honoré que tenait la modiste Rose Bertin, s'apprêtaient à poser les volets sur les fenêtres. On servait deux dernières clientes, une dame qui hésitait entre plusieurs bonnets personnalisés et une femme de chambre venue chercher la commande de sa maîtresse.

Rose Bertin était allée acheter des aigrettes dans le magasin d'un plumassier dont le luxe l'avait impressionnée. Certains commerçants étaient décidément mieux installés qu'elle, ils possédaient des salons où la clientèle pouvait flâner parmi une variété d'articles. Or, malgré les plafonds aux moulures dorées, les miroirs et les lustres en verre de Bohême de sa boutique, Rose s'y trouvait à l'étroit depuis que la faveur de la reine avait multiplié sa clientèle. La trentaine

de coutières qu'elle employait se marchaient sur les pieds.

– C'est trop petit, ici, déclara-t-elle, de retour au Grand Mogol, aux demoiselles affairées à ranger les étoffes. Il faudrait s'agrandir. Nous devrions acquérir les échoppes voisines.

Hélas ! l'un des locaux mitoyens était un café florissant qui ne risquait pas de s'en aller.

Quant à l'autre côté, Mlle Maillot, première vendeuse, lui rappela qu'il abritait le salon de ce coiffeur, ce Léonard qui traînait si souvent ici depuis quelque temps.

– Si vous en touchez un mot à la reine, peut-être le forcera-t-elle à déloger..., suggéra l'employée.

L'idée fit aussitôt son chemin dans l'esprit de Rose tandis que ses vendeuses préparaient la dernière commande de Sa Majesté. C'était un vêtement très spécial pour un événement unique dont Rose n'avait le droit de parler à personne. On pouvait dire que très peu de gens étaient au courant : le Premier ministre, le secrétaire d'État aux Affaires étrangères, le chef du protocole, le roi, la reine et elle. Et encore, pour le roi, elle n'en était pas sûre.

La clochette de la porte tinta et une dizaine de provinciaux en tenue de voyage envahirent les lieux.

– Marie-Jeanne ! s'écrièrent-ils en lui sautant au cou.

– Qui est Marie-Jeanne ? demanda l’une des deux dernières clientes qui s’étaient attardées.

Rose, balayant la question, décréta le magasin fermé et pria ces dames de sortir au plus vite.

– Nous n’avons pas encore établi la facture ! protesta une vendeuse.

– C’est cadeau ! dit Rose en poussant les deux femmes dehors.

Elle ajouta encore quelques rubans sur la pile que chacune avait sur les bras et claqua la porte derrière elles comme si une horde de souris avait menacé d’entrer.

En réalité, les « souris » s’étaient déjà confortablement installées dans les fauteuils de la boutique.

– Les filles, dit Rose à ses vendeuses, rentrez chez vous, reposez-vous, c’est fini pour aujourd’hui. Vous mettez tout ça en ordre demain matin !

– Mais, Mademoiselle ! Nous n’aurons jamais fini de ranger avant l’ouverture...

– Je ne sais pas si j’ouvrirai demain !

La modiste jeta *manu militari* ses propres employées sur la chaussée. Il était temps : les intrus avaient commencé à engager la conversation avec elles. Une fois l’entrée bien verrouillée, elle se tourna vers la pire espèce d’envahisseurs qu’elle imaginait pouvoir affronter : sa famille.

– Vous n’êtes pas à Abbeville, vous ? lança-t-elle.

– Nous avons tellement envie de te voir, Marie-Jeanne ! dit l'une de ses sœurs. Tu es bien pourvue, dis-moi !

Ils contemplaient avec admiration le mobilier en bois cerné et les étoffes de soie ou de satin abandonnées ici et là. Rose avait devant elle ses frères et sœurs, quelques cousines et cousins, et sa mère, soixante-quinze ans, aussi pleine d'énergie que sa fille.

– Nous t'avons apporté un cadeau !

On commença par s'embrasser. D'abord les filles : Marguerite, sa mère, Prudence, Euphrasie, Annette et Solange, ses sœurs et cousines. Puis les garçons : Mathurin, Anatole, Bohémond, Marceau et un dernier qui ne lui évoquait aucun souvenir.

– Tiens, je ne le connais pas, celui-là.

– C'est le cousin Géraud.

Elle contemplant un grand dadais de trente-cinq ans avec un long nez.

– Il est célibataire. Nous nous sommes dit que ce voyage pourrait lui profiter... et à toi aussi.

Mon Dieu ! pensa Rose. C'est donc ça, le cadeau !

– Où êtes-vous descendus ?

– Ici ! Où vas-tu nous loger ?

Mais oui, tiens : où vais-je les cacher ?

C'étaient tous de braves Picards remplis de bonne volonté.

– Il va falloir que je vous rhabille, vos vêtements ne sont pas appropriés pour la capitale.

– Ce sont nos vêtements du dimanche !

Les filles se crurent invitées à essayer tout ce qu’elles trouvaient en boutique. Rose hésita entre le suicide et l’émigration dans les Terres australes. Puisqu’elle logeait au-dessus, elle pria sa domestique de courir acheter un souper pour dix. Pour ce qui était du couchage, elle leur recommanda de se mettre où ils pourraient et donna son propre lit à sa mère.

– Nous pourrions dormir à quatre dedans ! Avec toi en plus !

– Non, non, j’irai dormir ailleurs.

Sa mère fit la grimace.

– Sans être encore fiancée, ma fille ? D’ailleurs, il serait temps, tu vas avoir trente ans, il me semble...

– Merci de me le rappeler, Maman.

Son chez-elle étant trop petit, on arrangea des tréteaux dans la boutique pour fabriquer une table. Quand les valets du cabaret voisin apportèrent le repas, elle les pria de porter la note sur le compte de sa boutique.

– Ah ! tu es une habituée du cabaret..., dit sa mère.

– C’est cher, dis donc ! dit Euphrasie. Avec ça, chez nous, on mange toute la semaine !

– Vous n’aurez qu’à emporter les restes en partant, répondit Rose.

On soupa, on but, on s’essuya les mains sur ce qu’on trouvait, principalement les échantillons du magasin.

– Tu en as commandé, des bouteilles ! dit Bohémond. On ne pleure pas le vin, à Paris.

Ils avaient l'air de penser qu'elle faisait la fête tous les soirs, les fesses posées sur un tonneau.

– Oh ! Maman, dit Prudence, il y a des bulles dans mon verre !

– Ce traiteur t'a trompée, ma chérie, ce vin est bizarre.

– C'est du champagne, répondit Rose en se levant. Mettez-vous où vous pourrez. De toute façon, j'ai rendez-vous.

Un cocher toqua à la porte avec le manche de son fouet. Un carrosse était stationné devant la boutique. Mme Bertin fronça le sourcil comme si elle venait d'apprendre que sa fille faisait la contrebande de sel, en montagne, à la barbe des douaniers.

– Tu sors en pleine nuit ?

Le soupçon d'une liaison crapuleuse venait de se confirmer. Avec qui pouvait-elle avoir un rendez-vous au milieu de la nuit ? Quel genre de sacripant faisait ses affaires à cette heure indue ? Quel aventurier la convoquait ? Ce ne pouvait être qu'un mauvais sujet !

– Ma fille, je désapprouve tes fréquentations.

– C'est la reine qui m'appelle, répondit Rose en jetant une cape sur ses épaules.

Elle ramassa les paquets prévus pour cette mission nocturne à Versailles.

– Et nous pourrons la rencontrer également ?

– Mais bien sûr ! dit Rose. Pour prendre le thé ? Demain, cinq heures, ça vous convient ?

– Tu crois ? C'est que nous ne voudrions pas déranger...

Sa famille maniait mal l'ironie.

Rose monta en voiture. Curieusement, le cocher ne lança pas les chevaux. Elle se pencha par la fenêtre.

– Eh bien ? Qu'attend-on ?

Le cocher pointa du manche de son fouet le coiffeur Léonard Autier qui sortait en hâte de son salon, une sacoche sous le bras.

– Évidemment, dit Rose en se serrant sur la banquette.

Quand il l'eut rejointe, elle constata qu'il sentait le tabac, l'alcool, et que des cartes à jouer dépassaient d'une de ses poches.

– Une petite partie pour faire passer le temps ? proposa-t-il tandis que l'équipage s'ébranlait. Je suis en veine, ce soir.

– Pas moi, répondit la modiste.

